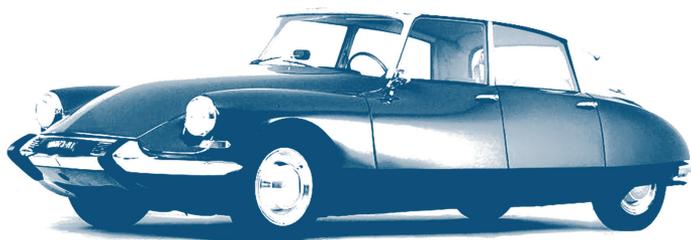


PATRICIA DAGIER  
HERVÉ QUÉMÉNER

# JACK KEROUAC



DE L'AMÉRIQUE  
À LA  
BRETAGNE

LE MOT ET LE RESTE



PATRICIA DAGIER & HERVÉ QUÉMÉNER

# JACK KEROUAC

DE L'AMÉRIQUE À LA BRETAGNE

LE MOT ET LE RESTE  
2019

– AVERTISSEMENT –

En 1999, les deux auteurs de cet ouvrage ont fait paraître aux éditions An Here *Jack Kerouac, au bout de la route... la Bretagne*, un livre qui révélait l'identité et les origines de l'ancêtre de tous les Keroack, Kirouac ou Kerouac d'Amérique du Nord.

En 2009, suite à de nouvelles recherches menées dans les archives de Bretagne et du Canada, les mêmes auteurs ont publié *Jack Kerouac, Breton d'Amérique*. L'année 2019 marquant le cinquantième anniversaire de la mort de Jack Kerouac, les deux auteurs proposent une réédition de cet ouvrage.

## INTRODUCTION

Le 1<sup>er</sup> juin 1965, l'écrivain américain Jack Kerouac, qui réside en Floride depuis quelques mois avec Gabrielle, sa mère, s'envole seul pour Paris. Il veut voir la capitale et la Bretagne. C'est la seconde fois qu'il vient en France. Il a déjà effectué un périple entre Marseille et Paris, huit ans plus tôt, alors qu'il débarquait de Tanger où vivaient certains de ses amis. À l'époque, il accédait à peine à la notoriété puisque c'est en 1957 que sortit des presses *On the Road*<sup>1</sup>, « le » roman de la *beat generation*.

Cette fois, il arrive en auteur reconnu, édité en France par Gallimard. Mais ce n'est pas pour faire des dédicaces ou prononcer des conférences qu'il a décidé de prendre l'avion. Depuis plusieurs années, Jack refuse maladivement d'assumer son rôle de gourou des beatniks et des hippies. Il se réfugie dans l'alcool, fuit les interviews et, quand il y est contraint, tient des propos qui semblent incohérents sur les plateaux de télévision, bredouille à la radio. Souvent, las des questions, il finit par lâcher : « Questionnez-moi plutôt sur mes ancêtres bretons. »

C'est donc le descendant de Kervoach, « l'ancêtre mythique », qui débarque. Il veut tout savoir sur l'homme qui, au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, a quitté sa Bretagne natale, a franchi l'Océan atlantique et donné naissance à une descendance établie au Canada et aux États-Unis.

La recherche de l'ancêtre est une constante chez les Kervoac ou Kirouac ou Kerouac, selon l'inspiration orthographique des scribes. Une démarche loin d'être dénuée d'intérêts sonnants et trébuchants puisqu'un mythe s'est savamment entretenu de génération en génération : l'ancêtre était riche, il a laissé au Vieux Pays des

---

1. *Sur la route*, (*On the Road*, 1957), traduit de l'américain par Jacques Houbard, coll. Du monde entier, Gallimard, 1960.

châteaux et de l'or. Le voyage de Jack s'inscrit dans une continuité séculaire. Il pense qu'il pourra, lui, réussir là où ses cousins ont échoué à différentes reprises depuis le XIX<sup>e</sup> siècle.

En 1957, Jack avait consacré l'essentiel de son séjour parisien aux églises et aux musées. Au Louvre, il s'était attardé devant les œuvres de Van Gogh, séduit par la nervosité des coups de pinceau, comparable à sa façon d'écrire, à toute vitesse, pour ne pas perdre la spontanéité de la sensation du moment.

En ce printemps 1965, ce sont les bibliothèques et les salles d'archives de la capitale qui l'intéressent. Son ancêtre, pense-t-il, ne peut être qu'un homme exceptionnel qui a laissé une trace dans l'Histoire, un noble à blason, un officier de Montcalm, un héros breton.

Sa quête n'aboutira pas. Pas de Kervoach dans les nobiliaires, pas d'armes, ni de devises, pas de châteaux. À Paris comme à Brest, l'ancêtre est insaisissable.

L'échec de Jack n'est pas le fruit du hasard, de documents lacunaires ou de registres brûlés sous la Révolution. Urbain-François Le Bihan, le fils du notaire de Huelgoat, en délicatesse avec son milieu d'origine, a sagement organisé sa nouvelle existence en Nouvelle-France, un pays neuf où l'on peut se débarrasser de ses anciens oripeaux, où l'on peut repartir de zéro en faisant table rase d'un passé pas toujours glorieux. Il masque son identité et il faudra plonger au plus profond des archives de part et d'autre de l'Atlantique pour le débusquer.

Jack non plus n'est pas celui qu'il semble être. Un exégète de son œuvre, Michel Lapierre, parle du « fondateur ingénu de la contre-culture<sup>1</sup> ». En effet, deux personnages cohabitent dans la douleur chez Jack Kerouac.

Le premier est le briseur de rêve de l'Amérique triomphante du temps d'Eisenhower et de Kennedy. Après avoir lu ses romans, tous à forte teneur autobiographique, les jeunes des années soixante et tous ceux qu'ils entraîneront dans leur sillage vont dire que le

---

1. Michel Lapierre, « La clé grecque de l'œuvre de Kerouac le Québécois », [www.lautjournal.info](http://www.lautjournal.info).

rêve américain n'est qu'une illusion, que l'idéal qui avait cours quand les pionniers s'acharnaient à créer le véritable Eldorado s'est dissous ; que les chariots de la conquête de l'Ouest tournent maintenant en rond autour des pavillons de banlieue d'une Amérique cadennassée, confite en réussite sociale et en points de croissance.

Pendant plus d'une décennie, ses enfants signifient à l'Amérique qu'elle n'a rien à faire au Vietnam, que l'important, c'est de faire l'amour et pas la guerre, que son rythme, c'est celui des jazzmen de Harlem, que la terre dont elle s'est emparée est indienne, que son développement nuit à la nature, qu'il faut rester zen au lieu de courir après l'argent, qu'il faut cultiver l'esprit par la poésie.

Le second Jack Kerouac ne veut rien savoir de tout cela. Il est favorable à la guerre du Vietnam. Il n'établit pas le lien entre son œuvre et le festival de Woodstock. Il ne reconnaît pas ses héritiers, qu'ils soient spirituels ou liés par le sang, comme son ancêtre qui fit en sorte que ses trois fils ne puissent jamais prétendre à sa succession. Il fait son métier d'écrivain. Il écrit comme jouent les trompettistes du bop, comme conduisait son ami et modèle Neal Cassady, comme excitent les vapeurs d'alcool et d'amphétamines. Et il reste toute sa vie un petit garçon de Lowell, Massachusetts, fils de Canadiens français, catholiques et conservateurs.

La quête bretonne de Kerouac est aussi une fidélité à ses parents. « Ti-Jean, n'oublie jamais que tu es breton », lui répétait son père. Les dernières années de sa vie, Jack multiplie les initiatives pour savoir. Après l'échec de son voyage de 1965, il en parle à la plupart de ses interlocuteurs. Mais c'est en compagnie d'un Breton dont il devient l'ami qu'il tutoie de plus près la solution : il projette de revenir avec lui en Bretagne en 1969, précisément dans cette ville d'où est parti Urbain-François Le Bihan. Il meurt avant le voyage ; mais on sait aujourd'hui que même s'il avait arpenté les rues de Huelgoat, il n'aurait pu approcher la vérité, tant celle-ci était difficile à saisir.

Urbain-François et Jack, deux destins intimement liés, qui se croisent, se ressemblent, inconsciemment, irrésistiblement.

## LA VIE À HUELGOAT

1720. L'année est fatidique pour Urbain-François Le Bihan, dix-huit ans. Fils d'une famille bourgeoise établie à Huelgoat, petite ville du centre de la Bretagne, lui qui n'avait d'autre avenir que celui imposé par son notaire de père voit tout à coup sa destinée lui échapper. Et pour cause ! Il a été publiquement accusé de vol d'argent. Il ne s'agit pas d'une somme importante, deux écus seulement, qui d'ailleurs ont été retrouvés sur le « lieu du crime », si bien que personne ne peut dire s'il les avait réellement chapardés. Mais ses détracteurs en ont rajouté. Et c'est bien là que les ennuis d'Urbain-François Le Bihan ont réellement débuté. Ils ont assuré que ce n'était pas son premier délit, affirmant à tous ceux qui, à cause du bruit provoqué par l'altercation, s'étaient rassemblés sur la grande place, qu'il avait déjà coupé trois bourses sur le grand chemin de Saint-Pol-de-Léon et qu'il était connu dans la région pour être un gaillard subtil et un fripon capable de tout vice.

C'en est trop pour son père, François-Joachim Le Bihan de Kervoac, « principal bourgeois de la ville de Huelgoat » tel que rapporté par lui-même dans une plainte déposée par ses soins deux jours après les faits, espérant ainsi faire condamner « les canailles », auteurs de l'outrage, « des gens du dernier ordre et de la lie du peuple, qui prétendent à présent avoir le droit de s'égalier à tous ». Sauver l'honneur familial est une nécessité.

Urbain-François a pourtant reçu une solide formation, tout comme ses aînés, deux frères et deux sœurs. Son père n'hésite d'ailleurs pas à s'en vanter. En cette année 1720, il dit « avoir l'avantage de tenir le premier rang à Huelgoat » et affirme « avoir employé tous ses soins à former l'éducation de ses enfants sur la probité exemplaire qui est héréditaire dans sa maison ». Et ces mots ont un sens pour François-Joachim Le Bihan de Kervoac. Ils font référence à son propre père, Laurens Le Bihan de Kervoac, « honorable homme »,

premier de la lignée à s'être installé dans les années 1665 dans cette ville, sur la grande place, tout près de l'église. Un exemple, de toute évidence, que cet aïeul exceptionnel.

Autant dire que le fils Le Bihan de Kervoac est intouchable. Et maudits sont ceux qui ont osé le défier.

Si la famille Le Bihan n'est pas une famille ordinaire, Huelgoat n'est pas non plus un endroit comme les autres. Notamment à cause de sa situation géographique particulière, en plein cœur de l'Argoat, au milieu d'immenses forêts, avec ces énormes blocs de granit qui parsèment le paysage et qui forment un chaos au-dessus du lit de la rivière. Gargantua en personne aurait lancé ces masses de pierre pour se venger du mauvais accueil qu'il aurait reçu en passant sur les lieux...

Distante d'une trentaine de kilomètres de Morlaix, en direction de Carhaix, Huelgoat est une grosse localité pleine de mystère et bercée de légendes. Le climat y est différent de celui des régions côtières avec des hivers plus rudes que dans la plupart des autres lieux de Bretagne, conséquences de l'altitude, de la forte densité des bois environnants et de la présence de l'étang, qui sert de réserve pour le fonctionnement du moulin à grains, et de plusieurs cours d'eau. La brume envahit alors régulièrement le paysage et il n'est pas rare que les chaussées se recouvrent de glace. Il faut souvent faire face à l'isolement. Gelés, les chemins, en très mauvais état, deviennent impraticables.

Au même titre que ses voisines, Châteauneuf-du-Faou et Carhaix, pourtant beaucoup plus importantes, Huelgoat est une ville. Elle le doit à l'union au XVI<sup>e</sup> siècle de trois anciennes barres duciales, où justice était rendue, et qui ont formé la sénéchaussée de Châteauneuf, Huelgoat et Landeleau. L'activité économique y est florissante et son marché du jeudi attire quantité de maquignons, sabotiers, marchands de bois, charbonniers et paysans venus vendre leurs œufs, pots de beurre, poules et autres animaux ou productions. On se déplace de Berrien, la paroisse-mère dont Huelgoat n'est qu'une trève, de Carhaix, de Morlaix et même de Brest pour y déballer ses marchandises.

Un va-et-vient permanent se déroule sous les yeux de la famille Le Bihan, installée au centre névralgique de la cité, sur la grande place, tout près de l'église paroissiale, en face des halles. Une situation imposante et prédominante, par eux acquise en leur qualité de « principaux bourgeois ». Les jours de grande affluence, la chambre qui sert de bureau à François-Joachim Le Bihan de Kervoac et à ses clercs ne désemplit pas, notamment le dimanche, avant et après la messe. On y vient pour toutes sortes de raisons. Le notaire est un personnage essentiel, le seul habilité à authentifier les nombreux documents relatifs aux propriétés immobilières, ventes, partages, donations ou procurations. C'est également lui qui rédige les contrats de mariage, les actes d'émancipation ou de tutelles qui sont ensuite présentés devant la cour royale. Il est tout à la fois conseiller et confident, mais aussi traducteur et interprète, la population s'exprimant principalement en langue bretonne et les actes étant tous rédigés en français. Comment se passer de lui ? La demande est telle qu'au fur et à mesure de l'accroissement de la population, de nouveaux praticiens obtiennent leurs lettres de provision d'office. En cette année 1720, François-Joachim Le Bihan de Kervoac compte ainsi une dizaine de collègues, comme lui notaires royaux, officiers de cette même juridiction royale. Ils n'ont pas tous leur étude à Huelgoat. Certains sont installés dans des petits bourgs avoisnants ou bien à Landeleau ou à Châteauneuf-du-Faou, siège de la juridiction. Les autres, ceux qui ont simplement acquis des charges seigneuriales, voient leur domaine de compétence réduit à celui de la seigneurie à laquelle ils sont rattachés. Ce sera le cas de Laurens, le frère aîné d'Urbain-François, qui se prépare à devenir notaire de la juridiction du Timeur, cour seigneuriale dépendant elle-même du ressort de Carhaix. Une fonction et une source de revenus supplémentaires pour le jeune homme qui est déjà commis au bureau des insinuations laïques de Huelgoat. Autrement dit, c'est lui qui perçoit les taxes et droits pour tous les actes passés devant notaire ou bien sous sein privé, toutes les transactions immobilières et autres actes de successions enregis-

trés par ses soins. Une véritable manne si l'on considère la quantité d'opérations concernées par ces insinuations.

Chez les Le Bihan, on a le sens des affaires et on s'active en conséquence. C'est la tradition. Dès leur quinzième année, les garçons se voient confier des tâches au sein de l'office paternel. Ainsi, depuis 1717, année de fin d'études chez les Jésuites, Urbain-François travaille-t-il auprès de son père. Il n'est encore qu'un simple clerc de notaire mais le qualificatif de maître lui est déjà accordé, notamment sur les actes authentiques lorsqu'il appose sa signature encore timide à côté de celles de ses frères et cousins. De quoi asseoir sa prestance et lui conférer un certain respect, malgré son jeune âge. Ses frères, Laurens, vingt-six ans, et Charles-Marie-François, vingt et un ans, sont passés par là avant lui. Tantôt chez leur père ou leur oncle également notaire, tantôt chez leurs confrères, ils se sont pliés à la règle et ont scrupuleusement franchi les étapes qui permettent un jour d'accéder à la fonction suprême. Il faut une dizaine d'années de pratique notariale avant de pouvoir prétendre à un office royal; et il est nécessaire d'avoir atteint l'âge de la majorité, soit vingt-cinq ans. Un long parcours, heureusement récompensé par la certitude d'une excellente situation.

Du haut de ses dix-huit ans, Urbain-François doit donc encore patienter quelques années avant d'y accéder. Dernier-né des cinq enfants encore en vie du sieur de Kervoac, il est habitué à vivre dans l'ombre de ses aînés. Son frère Laurens est installé à Huelgoat, le second, Charles-Marie-François, poursuit son instruction, tandis que ses sœurs se sont éloignées. Marie-Anne-Urbane, trente ans, sa sœur aînée, vit à Brest depuis 1711, année de son mariage. Elle est mère de cinq enfants. Son autre sœur, Jeanne-Françoise, vingt et un ans, est mariée depuis seulement deux années et vit à Saint-Pol-de-Léon. Tout ce petit monde se rend visite très fréquemment.

Les liens de famille, forts et indéfectibles, s'entendent au sens large du terme, notamment lorsque des intérêts financiers sont en jeu. François-Joachim Le Bihan de Kervoac a ainsi accepté en 1709 de prendre sous son toit sa belle-mère Catherine Jeffroy et son

beau-frère Yves Bizien, en contrepartie d'une donation-partage au profit de sa femme, Catherine Bizien.

Il est vrai que la belle-mère était confrontée à un problème majeur, son fils Yves, âgé de trente-neuf ans et resté célibataire, étant « devenu imbécile d'esprit » à l'âge de vingt et un ans. Elle-même approchant les quatre-vingts ans, et craignant de ne plus pouvoir « le soigner », avait donc décidé de léguer tous ses biens à ses deux filles, Catherine et Jeanne, à charge pour elles de les héberger et les nourrir, elle et son fils, et de régler le jour venu les frais inhérents à leurs funérailles. La succession collatérale de son propre frère, le prêtre Yves Jeffroy, n'ayant jamais été réglée, cette donation-partage lui permettait de plus de clarifier la situation vis-à-vis des autres cohéritiers, des cousins issus de germains, en leur réglant une soulte pour solde de tout compte. Elle avait en effet opté pour conserver l'intégralité des biens du curé, quelques terres et prairies.

De quoi satisfaire le notaire Le Bihan, obsédé par sa réussite sociale. Les conditions couchées sur acte authentique permettant à chacune des parties de connaître exactement la nature des héritages à venir, il pouvait dormir sur ses deux oreilles et ceci d'autant plus que, son beau-frère et sa belle-sœur étant restés célibataires, ses enfants en devenaient les seuls héritiers. D'où l'intérêt de préserver leurs droits, ce à quoi il s'est toujours appliqué mieux que personne. Ce type d'arrangement, logique et naturellement avantageux pour chacun, les frais liés à l'existence étant ainsi dilués entre tous sous un même toit, apparaissait comme une aubaine pour la prospérité des jeunes Le Bihan, ce qui valait bien le sacrifice d'avoir eu chez eux quelque temps leur grand-mère et leur drôle de tonton. La mère avait finalement rendu l'âme quelques mois après la signature des conventions et son fils ne lui avait survécu que deux années.

En 1720, il ne reste plus grand monde au foyer du sieur de Kervoac, hormis ses deux derniers fils, Charles-Marie-François et Urbain-François, ainsi que Jeanne Bizien, sa belle-sœur célibataire qui s'était empressée de rejoindre le reste de la famille sur la grande

place après la donation-partage. Restée là après la mort en 1711 de Catherine, sa sœur et épouse du sieur de Kervoac, elle y aura trouvé un rôle à sa mesure, assurant l'intérim auprès des enfants. Jeanne Bizien est une femme très pieuse, à l'image de son oncle curé. Son testament fait d'ailleurs état d'une fondation en faveur de l'église Saint-Yves et de la chapelle Notre-Dame-des-Cieux, les deux lieux de culte de Huelgoat.

De l'autre côté de la place, en face de l'église, vit l'autre belle-sœur du sieur de Kervoac, Marie Nicol, la veuve de Louis Le Bihan de Kerscau, l'unique frère de François-Joachim. Inutile de le dire, il veille sur elle et ses intérêts, ceci d'autant mieux que la plupart de leurs biens ont été conservés en indivision. Avec ses trois enfants, une petite dernière de treize ans et deux garçons des mêmes âges que leurs cousins d'en face, elle attend avec impatience le moment où le second, plus hardi que son aîné, pourra reprendre l'office notarial laissé vacant par son défunt mari en 1716. C'est ainsi que les rôles ont été répartis. Le second sera notaire et son frère aîné sera son clerc. Âgé seulement de dix-huit ans, comme Urbain-François, Louis Le Bihan sait qu'il en a encore pour sept années à travailler scrupuleusement pour les autres avant de devenir lui-même officier de juridiction.

Comme ses cousins, « Monsieur Urbain », c'est ainsi que les habitants de Huelgoat désignent le dernier des fils Le Bihan de Kervoac, est un privilégié, « un fils de famille ». Né dans un foyer où l'argent n'a jamais manqué, il a de plus eu l'avantage d'avoir pu étudier en ville, à Quimper, au lycée, comme tous les autres jeunes de sa condition, des fils de magistrats, de riches marchands ou d'avocats. Une jeunesse dorée, loin de l'autorité parentale, logé dans une chambre d'hôtel ou chez un de ces nombreux particuliers arrondissant leurs finances en mettant leurs chambres inoccupées à la disposition des collégiens. Bien que dépourvu de pensionnat, ce lycée a excellente réputation. On y parle le français et on y enseigne le latin, le grec et la philosophie, la rhétorique et la théologie. Les jeunes élèves viennent de partout, y compris des évêchés du Léon,

de Tréguier, Saint-Brieuc et même de Vannes. Quimper est une grande agglomération. Alors, on y circule plus librement qu'ailleurs. Peut-être trop d'ailleurs. Les étudiants sont connus pour traîner le soir du côté de la cathédrale Saint-Corentin, autour de l'édifice, où ce ne sont que magasins, échoppes, auberges et cabarets, mais également sur la grande place, point d'arrêt des voitures et des convois en provenance de Rennes et de Paris, là où sont livrés les journaux. Les derniers événements politiques tiennent la vedette. Les Bretons ont toujours exprimé leurs réticences à l'égard de Versailles et nombreux sont ceux qui tentent de s'opposer au pouvoir, notamment depuis la mort de Louis XIV, ressentie avec un certain soulagement. En 1717, ils ont réclamé le contrôle de la perception de tous les impôts et, en 1718, ils ont refusé de payer la nouvelle taxe sur les boissons.

Cette fébrilité permanente qui règne à Quimper est l'occasion pour les jeunes étudiants de parfaire leur apprentissage de la vie, mais également de donner quelques sueurs froides à François-Hyacinthe de Plœuc du Timeur, l'évêque de Cornouaille, aux premières loges des contestations dans son grand palais jouxtant la cathédrale en bordure de la rivière.

Et c'est peut-être là, à Quimper, que tout a commencé à dérapier pour « Monsieur Urbain ». Ce 23 septembre 1720, ses accusateurs affirment en effet qu'il est connu pour n'être qu'un fripon capable de tout vice aussi bien à Saint-Pol-de-Léon qu'à Cornouaille, autrement dit à Quimper.

Revenu à Huelgoat en 1717, il avait pourtant donné l'illusion d'être resté dans le rang et rien ne pouvait laisser présager un tel désastre. Soucieux de sa future réussite, son père a déployé autant d'énergie que nécessaire pour faire que son dernier fils entre dans la vie publique de la meilleure façon possible, saisissant chaque occasion de le mettre en avant. À l'église, pour les baptêmes, c'est le fils, chaperonné par le père, qui a maintes fois été désigné le parrain ; pour les mariages, Urbain-François a fréquemment apposé sa signature sur le registre paroissial à la suite de celles

de son père et de ses frères. Et au sein de l'étude notariale, il a été réquisitionné pour signer en lieu et place de certains contractants, des illettrés pour lesquels un procureur était nécessaire, et qui se disaient honorés d'être représentés par un jeune homme à l'avenir aussi prometteur.

Quel revirement de situation !

Accusé de n'être qu'un fripon, à dix-huit ans ! Rien de pire ne pouvait arriver à ce fils de notaire.

## LE COCON DE LOWELL

« Je mourais d'envie de voir aussi l'église Saint-Louis-de-France, dans l'île Saint-Louis, au bord de la Seine, parce que c'est le nom de l'église où j'ai été baptisé à Lowell, Massachusetts<sup>1</sup>. »

Dès les premières pages de *Satori à Paris*, récit de son voyage en France en 1965, à la recherche de ses ancêtres, le paradoxe de Jack Kerouac éclate au grand jour. L'homme que l'on présente comme le père de la *beat generation*, des hippies, de la protestation contre la guerre du Vietnam, le parrain de Bob Dylan ou de Joan Baez, celui qui a secoué les certitudes de l'*american way of life* de l'après-guerre, a beaucoup de mal à assumer sa postérité. Lui qui a fait profession des récits de ses errances à travers toute l'Amérique du Nord, de New York à la Californie, de l'État de Washington au Mexique, lui qui écrit compulsivement sous l'influence de la benzédrine et se noie dans l'alcool, lui qui cherche dans le bouddhisme les réponses à son mal de vivre est avant tout et restera toute sa vie un enfant catholique, un fils de Lowell.

Lowell, Massachusetts, ville textile de la Nouvelle-Angleterre, a déjà connu des jours industriels plus florissants quand, dans la communauté immigrée franco-canadienne, au foyer de Léo Keroack (qui modifiera ensuite son nom en Kerouac) et Gabrielle-Ange Lévesque, naît le 12 mars 1922 un enfant de sexe masculin que l'on baptise quelques jours plus tard Jean-Louis. Louis, parce que c'est le nom du saint patron de l'église, Louis parce que le nom rappelle la France et ses rois, ou, plus prosaïquement, parce que Jean, d'une part, et Louis, de l'autre, sont des prénoms portés par ses deux grands-pères. Jean-Louis hérite immédiatement du diminutif de Ti-Jean.

---

1. *Satori à Paris* (*Satori in Paris*, 1966), traduit de l'américain par Jean Autret, coll. Folio, Gallimard, 1993, p. 17. (Initialement publié dans la collection Du monde entier, Gallimard, 1971).

Elle est deux fois émigrée, cette famille Keroack, ou Kirouac ou Kerouac, selon la fantaisie des curés de paroisse, puis des fonctionnaires de l'état civil, puisqu'elle vient de passer du Canada aux États-Unis. En effet, un siècle et demi après l'arrivée de l'ancêtre dont une partie des descendants s'était établie au Canada, à Rivière-du-Loup, Jean-Baptiste Keroack, un solide charpentier, décide de quitter son village de Saint-Hubert, au pied des montagnes Notre-Dame. Il veut tenter sa chance un peu plus au sud, dans le New Hampshire, de l'autre côté de la frontière de la Fédération.

Jean-Baptiste est conscient de ses origines bretonnes. Il utilise, dit-on, dans sa vie quotidienne, une poignée d'expressions de la langue de ses ascendants qu'il prononce avec l'accent des Franco-Canadiens. Sans doute n'entend-il pas la langue anglaise. Il parle le *joual* (littéralement, le cheval) soit la somme des patois que les immigrants ont ramenés des différentes régions de France dont ils sont issus. Des mots indiens s'y mêlent. Depuis des générations, en effet, les descendants de pionniers cohabitent avec des Amérindiens. On trouvera même des Iroquois parmi les ascendants directs de Gabrielle Lévesque, la mère de Jack.

Pour vivre dans le New Hampshire, Jean-Baptiste, le grand-père de l'écrivain, n'est pas obligé de connaître la langue du pays. Les Canadiens vivent entre eux et ils sont nombreux. Ils ont été attirés par la création d'une prospère industrie textile, dévoreuse de main-d'œuvre à bon marché. Les descendants des coureurs des bois sont courageux et bons catholiques. Ils se plient assez bien au rude travail des filatures de coton. On les appelle parfois « Les Chinois du Nord » ou « Nègres blancs », mais le terme le plus utilisé par eux-mêmes est *canuck*, qui renvoie à leurs origines canadiennes françaises. Plus péjorativement, les Anglo-Saxons les qualifient de *coonass*, culs de raton laveur... Ils investissent des quartiers entiers où ils accèdent à une quasi-autonomie, avec leurs prêtres, leurs écoles en langue française, leurs commerces et leurs distractions. Jean-Baptiste Keroack fonde une entreprise de bois de construction et acquiert une certaine aisance lui permettant d'offrir des études secondaires à son fils, Joseph-Alcide-Léon, né le 5 août 1889, juste

avant l'émigration de la famille vers les États-Unis. Disposant de qualités intellectuelles indéniables, Léo tourne le dos à l'industrie textile. Fier de ses facilités d'expression aussi bien à l'oral qu'à l'écrit, il finit par se rendre indispensable à *L'Impartial*, un journal en langue française où il écrit des articles, et apprend également le métier de linotypiste. Il manie aussi bien l'anglais que le français et passe de *L'Impartial* à *L'Étoile* puis à *Spotlight*. Il s'installe à Lowell, Massachusetts, ville qui a pris tout simplement le nom de son fondateur, l'industriel Francis Cabot Lowell. Celui-ci est un vrai pionnier, parvenant à domestiquer la nature, en l'occurrence le cours du fleuve Merrimack, afin de fournir de l'énergie à l'industrie naissante de la chaussure et de l'étoffe. Une ville peuplée en 1920 par environ trente mille francophones, soit un quart de la population.

En octobre 1915, Léo Keroack épouse Gabrielle Lévesque, une jeune fille appartenant au même milieu des Canadiens français émigrés, une belle brune aux yeux bleus qui lui donne rapidement un premier garçon, Gérard. En 1918, c'est le tour d'une fille, Caroline. Quatre ans après arrive un second garçon, Jean-Louis, *alias* Ti-Jean. Entre-temps, les affaires de Léo ont prospéré. Il possède maintenant un atelier d'imprimerie. Il continue de se passionner pour l'actualité des spectacles. Il écrit des critiques de films et acquiert une réputation de bon journaliste.

Dans cette famille où l'on continue de parler français à la maison, tout irait pour le mieux si Gérard, l'aîné, n'avait pas contracté une maladie incurable, une fièvre rhumatismale. Malgré les soins de Gabrielle, malgré toute la tendresse dont il est entouré, Gérard meurt en 1926, ouvrant dans le cœur de Ti-Jean une plaie qui ne se refermera jamais. Dans les derniers mois de sa courte existence, le jeune malade avait forcé l'admiration de tout le voisinage en affichant une sérénité extraordinaire face aux épreuves de la douleur et de son infirmité croissante. Gabrielle trouve une consolation dans la dévotion. Elle passe chaque jour à l'église pour des prières. Ti-Jean connaît, sous le choc, une crise de mysticisme : il voit bouger la tête de la statue de la Vierge et est obnubilé par

le crucifix phosphorescent installé dans la cuisine de ses parents. Léo, lui, n'aime pas les curés et n'hésite pas à le dire publiquement. Ce qui, à Lowell, dans un milieu bien-pensant et soumis aux prêtres, est assez mal vu. Mais pétri de contradictions, il continue quand même d'animer un club de base-ball affilié à un mouvement catholique.

Depuis la mort de Gérard, rien n'est plus comme avant dans la famille Kerouac. Léo dont l'imprimerie prospère, se laisse gagner par la passion du jeu. Il dépense des fortunes au poker et sur les champs de courses hippiques. Il boit aussi de plus en plus. Des disputes éclatent au sein du couple. Ti-Jean ne supporte pas les cris de ses parents et sort. Désormais seul, il rumine les souvenirs de sa petite enfance quand Gérard, de six ans son aîné, prenait soin de lui et l'emmenait découvrir le quartier et les mystères de la religion sur les murs de l'église où s'étalent les bas-reliefs du chemin de croix. Le souvenir de Gérard emplit tous les moments de solitude de Ti-Jean qui ne tarde pas à assimiler son frère à un véritable saint. L'omniprésence de la religion catholique dans la vie quotidienne des émigrés canadiens renforce encore ce mysticisme naissant.

Entre les disputes de Gabrielle et Léo et ses visions d'un frère idéal qu'il ne parviendra jamais à égaler à ses yeux, comme à ceux de ses parents pense-t-il, Ti-Jean peut nourrir son imaginaire grâce aux relations sociales que lui offre son père. Constamment entouré, Léo est introduit dans les milieux les plus divers. Imprimeur des programmes de cinéma, il obtient des laissez-passer pour Caroline et Ti-Jean dans la salle du Royal à Centralville, le quartier de Lowell où se déroulent les premières années de la vie familiale. Ti-Jean fréquente les employés de l'imprimerie, comme le lutteur Armand Gautier qui est aussi le chauffeur occasionnel de Léo. L'athlète lui apprend toutes les subtilités du bras de fer, discipline dans laquelle le garçon excellera toute sa vie. Ti-Jean suit son père sur les hippodromes et est très fier de se pavaner sur le cheval que Léo gagne un jour de chance.

Il passe des heures dans l'atelier d'imprimerie, apprend très jeune à taper à la machine et acquiert une dextérité qui sera dans les années